RECHERCHES ET DOCUMENTS
DU CENTRE THOMAS MORE
45 *mars 1985*

LA DISSOCIATION ENTRE

LE «MANGER» ET LE «PARLER»

par Denis VASSE,
psychanalyste, Lyon

En lien avec la filière sur «la colère», dont il a été l'un des animateurs au Centre Thomas More, les 28--29 janvier et 29-30 avril et 1er mai 1984, Denis Vasse fait de nouveau l'amitié à notre revue de lui confier ce texte rédigé par lui à partir d'une de ses interventions.

Qu'est-ce qu'une bouche ?

Une bouche est un sphincter qui se pince, se crispe, se ferme ou devient atone.
C'est aussi un *étau,* une mâchoire armée de dents, lorsque la voix qui en sort n'est pas susceptible — a priori ou a posteriori — d'être entendue comme parole d'un sujet naissant dans un corps. *«Les mots s'arrêtent avant ma bouche»,* disent ceux qui refusent la naissance, qui refusent de naître de ces parents-là qui leur parlent.

«A priori» veut dire avant l'expérience, par l'anticipation imaginaire, projective, d'une peur qui occulte tout avenir (phobie).
«A posteriori» veut dire après des expériences répétées qui viennent confirmer et solidifier comme une donnée brute ne venant que des autres l'impossibilité d'être entendu, le rejet.

La bouche se déforme ou peut se trouver complètement désinvestie par la *libido* lorsqu'il est avéré — d'une certaine manière fantasmatique qui peut être a priori ou a posteriori — que *parler ne sert à rien*, c'est-à-dire qu'il n'y a personne pour entendre *qui* parle, *qui* crie, *qui* demande, *qui* a faim.

Le verrouillage de la bouche est d'autant plus serré que dans la constellation familiale où il se réalise, *on* peut être tout à fait attentif à ce qui se dit, on peut chercher par tous les moyens à calmer les cris, on peut avoir logiquement réponse à tout et on peut nourrir de telle sorte qu'il n'est même pas question qu'on puisse avoir faim...

Il est sûr que la description d'un milieu qui satisfait opératoirement à tous les besoins avant même qu'ils ne s'expriment, voire pour qu'ils ne s'expriment pas d'une autre manière que celle selon laquelle «on» peut y répondre, rejoint la présentation du *milieu mondain.* Cette mondanité peut être ordonnée autour de l'argent, du sang, du savoir, de la religion, de la technique... mais dans tous les cas, elle a pour visée inconsciente de ne rien vouloir savoir de ce qui parle originairement dans l'homme, car une telle parole est nécessairement ressentie comme dangereuse si elle surgit *du milieu du milieu* (d'où ultime résistance(a))et promeut ou cherche la question de l'humain désirant... là même où «on» est censé y avoir répondu d'avance et de manière adéquate au fonctionnement d'un système où la domination sécurisante est assurée par une sorte d'idolâtrie qui se cache derrière les nécessités de la raison. Qu'elle soit celle de la garantie de l'argent, de la noblesse du sang, du prestige du savoir, de l'assurance religieuse... ou de tout autre objet.

La bouche qui se ferme – quelles que soient les modalités de cette fermeture – dit que la vérité du corps auquel elle appartient n'est pas de l'ordre de la parole et de l'altérité qu'elle implique (la bouche est close et le nom du père – reconnaissance et identification – par l'Altérité dans la génération est forclos). Elle dit qu'elle n'a pas à parler, car la parole ne peut être entendue dans ce *milieu* que pervertit l'ordonnancement d'un discours par un objet qui occulte la place même du SUJET. Dans la mondanité, en effet, rien ne manque, c'est-à-dire que rien ne renvoie à l'altérité fondatrice du sujet (celle du père); rien ne manque, c'est aussi bien dire : «rien ne parle».

La colère et la suppression de la parole pour éviter la destruction

La bouche ne se ferme jusqu'en cet extrême que sous l'effet de la *colère* qui est éprouvée comme *l'arrêt porté à un élan ou une volonté...* arrêt d'où il résulte un état de confusion et de désordre destructeur... dû au fait que quand «je» parle, çà ne sert à rien : ça ne parle pas de moi-je et/ou si «je» me mets vraiment à parler, cela va détruire le système du *moi-moi.* Comme s'il y avait une subtile et terrifiante alternative entre *le discours et la parole,* c'est-à-dire une confusion entre les deux, une confusion entre la *parole pleine* qui renvoie au sujet naissant et la parole vide qui renvoie à l'objet à faire vivre dans l'imaginaire.

Quand il arrive que l'étau des lèvres se désserre et que la colère puisse se dire ou commencer de se dire, dans l'impétuosité et l'impératif des colères qui secouent le bébé qui a faim, il ne fait pas de doute que la colère est à interpréter comme l'expression d'une faim et d'un désir. Mais lorsque la colère elle-même se trouve refoulée ou démentie, la bouche atone et bavante... ou crispée et réduite à une fente, sera à entendre comme le rejeton du refoulement de la parole discourante dans son rapport à la parole originaire. Le refoulement de la colère cherche à supprimer le sujet parlant comme tel. La colère *rentrée* est suicidaire (chapiteau de Notre-Dame du Port). Il en résulte que sa forme la plus radicale se traduit par le mutisme.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas étonnant alors que pratiquement toujours – à l'un ou l'autre tournant de la cure –, le psychanalyste soit le témoin des affects d'une colère... qui souvent ne sait même pas «pourquoi» elle est là ni d'où elle vient.

Elle apparaît comme essentielle. Mais n'est-ce pas d'avoir occupé la place de ce qui fait l'homme : la parole naissante y est tue.

(a) Après une demi-heure de silence :
«Je ne peux pas dire un mot.
.....
C'est pas çà :
toute mon énergie intérieure est mobilisée pour que je me taise».

«Je peux plus parler, ça sert à rien.
...
impression que quand je parle, j'ai rien à dire
comme quand on parle d'une façon mondaine...
ça me met en colère ! je supporte pas.
J'ai l'impression que les choses sont vraies...
que tout devient dangereux
que le ciel va nous tomber sur la tête
que la terre va s'ouvrir...
qu'il va arriver quelque chose...
avec l'impression de colère contre moi parce que je parle
et l'impression de colère contre les autres, de ne pas
rencontrer des paroles qui font vivre... *et en même temps*
impression de rechercher quelque chose de dangereux,
d'interdit, ou comme une trahison par rapport à ma mère».

La bouche et le sexe ; le jeûne et l'anorexie

On peut percevoir comment la bouche atrophiée ou amputée interdit (formellement) *la faim de se dire* à entendre aux deux sens de l'expression génitive : dire que j'ai faim et désirer se dire (être entendu par un Autre). Là où l'appétit de nourriture et de parole a été frustré jusqu'à être détruit — frustré et non pas «sevré», le sevrage (castration symbolique) autorisant justement la distinction entre la nourriture et la parole—, la différence sexuelle n'aura finalement aucune pertinence et sera sans rapport avec l'essentialité parlante de l'homme. Sans importance ou, ce qui revient au même, vécue, comme on dit, sur le mode d'une faim dévorante où les partenaires s'annulent. Dans l'ordre d'une vengeance sur laquelle nous aurons à revenir et qui trouve son ressort dans une sorte d'orgueil subtil : celui d'une maîtrise de soi, d'une *possibilité de se façonner soi-même* voire de *façonner l'univers*... comme disent les anorexiques, par exemple . . ., qui n'est rien d'autre que la face d'une médaille (ce qu'on montre) dont l'envers est le *refus / de se recevoir / d'un autre et/ou de se livrer à un autre . . .* qui se traduit si bien dans le refus de manger, de parler (ou de dormir) :

parler pour ne rien dire —
manger pour ne pas assimiler —
rendre vain l'acte même de manger ou de parler.

Se rendre maître de la faim dans le but *de se façonner un corps* selon son image et non *«à l'image de ce qui parle»*... peut aller, dans l'anorexie mentale, jusqu'à la tentative d'avoir un corps qui défie constamment la mort et qui ne se soumet à aucune obéissance, qui évite toute castration. Ce rapport entre la faim et le sentiment de puissance façonnatrice (ou créatrice) que la maîtrise imaginaire donne, les pères du désert l'avaient perçu quand ils parlaient du jeûne qui est, avec la prière, la pratique de leur vie :
«Abba Isidore disait : "Si vous pratiquez régulièrement le jeûne, ne vous gonflez pas d'orgueil, mais si vous vous glorifiez de celà mangez plutôt de la viande. Il vaut mieux pour l'homme manger de la viande que se gonfler d'orgueil et se glorifier"». (J.C. GUY, «Paroles des anciens» *(Col. «Points»), Paris, Ed. du Seuil, 1976, p.81).*

Réflexion

Une fois encore, et comme à chaque fois que je m'en réfère aux maîtres spirituels, il convient d'éviter la récupération de la «spiritualité» par la psychanalyse ou de la

psychanalyse par le moralisme spirituel : la psychanalyse nous offre un moyen de réaliser que les signifiants de l'amour (dont l'Autre est le trésor, comme dit Lacan) peuvent être le lieu d'une inversion qui met l'image de MOI à la place de l'Autre et que cet «orgueil pervers» – venu à dénonciation dans la sagesse des anciens – peut être lui aussi refoulé, inconscient, qu'il l'est même nécessairement. Dès lors, c'est encore une fois au lieu de la résistance et de son corollaire, le refoulement, que nous nous situons pour avancer sur le chemin de la vérité de l'homme : la porte est étroite, mais y en a-t-il une autre ?

Pour revenir à nos moutons, disons que ce dont Isidore nous parle c'est – en nos termes – de la castration que le moine ou l'anorexique mentale ne font qu'éviter en vue de réaliser l'image inconsciente d'eux-mêmes qui vient obturer le trou de l'Autre (comme dit Lacan) et annuler la dimension de la parole : l'image inconsciente de lui que le moine prend pour Dieu, à niveau conscient ; et la fascination par la mort que l'anorexique mentale prend pour son Projet de vie, pour la Vie, au même niveau.

«Mange plutôt de la viande», voilà bien la castration que ni le moine orgueilleux, ni l'anorexique mentale ne veulent recevoir. Dans ce refus de recevoir la parole et de la mettre en pratique, il y a, caché, le refus du moine de se nourrir de Dieu pour ne se nourrir que de soi, dans le premier cas ; le refus de l'anorexique de se nourrir du lait de la mère par peur et par défi. La différence est subtile, mais c'est elle qu'il convient d'atteindre et de signifier. Ce qui n'est pas facile. La confusion entretenue entre ces deux plans est la pire. Et je ne crois pas qu'il y ait une anorexique mentale qui n'ait d'abord été traitée d'orgueilleuse par sa mère : c'est-à-dire mise en cause dans son rapport à Dieu là même où il s'agit du rapport inconscient de la mère à sa propre image ! Cette confusion est mortelle. Je ne crois pas non plus que le moine ascétique puisse faire autrement que de découvrir là où il ne l'imaginait pas... la tentation de l'orgueil.

Dans son rapport à la chair et au langage, la bouche, comme *limite active,* mange et parle : et cette *limite active* structure le corps : elle sépare en les liant la chair et le discours, la déglutition et le baiser, la morsure et le mot. Elle les sépare et elle les articule. Elle reçoit son activité symbolique du désir de l'Autre dans la parole et dans la chair.
La bouche mangeante et parlante métaphorise le corps d'une «identité» en cette limite tantôt ouverte et tantôt fermée sur le champ d'un Autre dont l'autreté, l'étrangeté absolue (qui n'est ni de complémentarité, ni d'opposition et qui ne peut pas se penser), n'a d'égal que l'intimité absolue (qui n'est ni fusion, ni dédoublement et qui ne peut davantage se penser : l'inconscient comme tel en est la médiation).

Lorsque se trouvent dissociés le «manger» et le «parler», la bouche est réduite à elle-même et ouvre sur «rien» puisqu'elle ne se nourrit de personne ou qu'elle se nourrit de la chair de l'autre sans les mots de l'amour qui différencie le *lait* avalé de la *présence* désirée : bouche d'enfer, trou noir, bouche d'égoût, bouche cousue, bouche disparue. Comme disparaît de la représentation même le vagin et ses lèvres ou la protrusion du pénis... là où l'oralité n'aura pas été symbolisée en cette limite discriminative du donner et du recevoir.

Cette disparition-là sera seconde par rapport à celle de la bouche. Ou du moins elle ne pourra être repérée comme signifiante que si la bouche fonctionne au moins un peu dans l'ordre symbolique.

C'est la raison pour laquelle je crois que, quel que soit le discours qu'on tienne sur eux et qui les tient, pour les psychotiques, la sexualité n'est pas signifiante d'un rapport.

Leur «demande» génitale a la violence d'une oralité, d'une bouche non castrée, non différenciée — «saccagée», comme ils disent —. Et malheur à celui ou à celle qui y répond à cause de l'intensité même de cette demande... *comme si* c'était une demande authentique d'amour. La réponse à cette demande-là conduit celui qui demande (soi - disant) à la mort. Ce qui agit l'activité vaginale, par exemple, est le fantasme de lèvres qui peuvent étrangler le cou de l'enfant comme une bouche qui se serre sur le souffle porteur de mots (s'étrangler de colère et étrangler quelqu'un).

La disparition de la «bouche» réduite au réflexe de déglutition : le lien de la mort, de gosier béant

Prendre le temps de goûter les aliments, c'est recevoir les sensations que leur vue, leur absorption procurent. C'est laisser jouer la préhension des lèvres, apprécier le contact avec la muqueuse ; ils prennent le temps de se défaire dans la cavité buccale pour exprimer leur parfum et leur saveur ; ils passent de papilles en papilles ; ils autorisent le jeu subtil d'une langue qui juge de ce qui doit aller ensemble, de ce qui doit être rejeté ou avalé. La bouche fonctionne comme le lieu de *résonance* du goût des choses, résonance qui va jusqu'au sourire et à l'éclair du regard ou qui s'éteint dans la crispation d'une grimace de rejet ou de dégoût : elle fonctionne comme un lieu de rencontre et de discernement entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, entre mon corps et l'autre, entre les choses et les mots.

Le goût des choses donne du poids au bon et au mauvais, il inscrit dans la chair la différence des mots.

Mais il se peut que — d'emblée — le goût des choses et le temps qu'il demande dans l'espace du corps... soient déniés, je veux dire, *a priori refusés*. D'un *a priori* dont la psychanalyse pourra découvrir qu'il est *consécutif au refoulement*. Ce qui est relatif au refoulement, en effet, apparaît toujours comme a priori.

Le symptôme qui consiste à avaler tout rond, à dévorer sans goûter indique qu'a été refoulé ce que signifiait le goût des choses par *peur* ou par *honte* des mots qui le signifient, des mots du langage, des mots de l'Autre.

L'anorexie et la boulimie

Avaler tout rond, c'est refuser d'entendre. — Avaler tout rond, c'est ne rien vouloir savoir de la signification dont est marquée la nourriture : d'où elle vient et de qui elle est reçue, ni d'ailleurs où elle va et à qui elle est adressée. Le goût est ventralisé (ou naturalisé)... : l'aliment ne renvoie à rien d'autre.

Avaler tout rond... tend à confondre la bouche (où tout vient à *s'articuler*) avec le pur mouvement d'une *déglutition* forcée et automatique : celle qu'on peut observer chez le serpent, le poisson ou le chien. Cette confusion de la bouche et de la déglutition est retrouvée là où l'*identité du sujet* ne se réfère plus à la parole et à l'altérité du désir... mais où, en une sorte de court-circuit ou d'implosion, elle est imaginairement soutenue dans la répétition d'une sensation de préhension... qui, quand elle cesse, livre l'homme à l'angoisse de n'être rien... et à la nécessité impérative de recommencer à avaler.

Au lieu de devenir l'interlocuteur d'un Autre, le sujet se rétrécit dans la dépendance à la sensation vitale qu'il se prouve à lui-même, sous la dépendance d'un principe du plaisir sans au-delà : vous avez reconnu le processus mortifère et en spirale qui prévaut chez l'alcoolique ou chez certains drogués.

Chez le psychotique, il me semble qu'a priori — donc — sont déconnectés le goût des choses et le poids des mots : comme s'il «fallait» que les choses n'aient pas de goût pour que le poids des mots — leur signifiance — n'atteigne pas le *sujet naissant* dans le corps. Cette rétraction hors de la zone des mots, leur méfiance vis-à-vis d'eux indiquent assez qu'imaginairement ils sont porteurs de mort, avec cette confusion de l'ambivalence : les mots qu'ils disent et/ou les mots qu'ils entendent.

La vitesse (qui est suppression et du temps et de l'espace) est le support de cette confusion en tant qu'elle veut s'ignorer. La rapidité de la déglutition déconnecte en effet le *lien de mort* dont la *naissance* peut être, entre mère et enfant, le signifiant paradoxal. L'immédiateté de l'avalement ne permet pas de *ressentir le goût de mort* des mots, de les laisser résonner dans le corps. Il y a *lien de mort* dans la génération là où la *parole de vie,* celle qui seulement se donne, ne s'est pas offerte au refoulement (dans l'ICS) dans le même mouvement d'avalement qui nourrissait la chair de l'enfant.

Nous mangeons la parole, car par la médiation du corps à corps de la rencontre, notre bouche telle un poinçon inscrit dans ce que nous mangeons les représentations signifiantes du désir qui nous *nomme* dans la chair.

A l'orée de la psychose, le *lien de la mort* (imaginaire), c'est-à-dire une vie qui ne se donne ou ne veut pas se donner (par peur), une vie qui se garde, prend la place de la parole. *Il laisse glisser entre le goût des choses et le poids des mots le mal entendu de la peur.* A la place du *sourire, la crispation du rire jaune.*

Les choses alors sont sans goût a priori pour que les mots n'aient pas véritablement de poids et que grâce à la surdité du refus et à l'exploit de la vitesse, la peur de la mort ne fasse pas menace et que soit déviée toute *limite* (castration) dont aucune ne peut se penser vraiment de manière vivante et mortelle si elle perd son rapport à la *parole* (Autre), si elle n'est pas *symbolique* : lieu de rencontre. Le psychotique *ne pèse pas ses mots*. Chez lui, ils s'arrêtent avant la bouche : quelque part dans la gorge, dans l'estomac, dans l'intestin... ou ils sortent en une rafale d'une précision fantastique, mais ignorée quant à leur retentissement.

Chez le psychotique, du coup, la bouche se clôt ou devient atone (et bavante) ; elle se crispe ou se dédouble : elle n'est plus une limite vivante, celle à partir de laquelle s'articule le rapport des corps entre eux, des corps par l'intermédiaire de la nourriture, de la chair et de la parole, d'un mouvement d'incorporation (d'incarnation) et du souffle porteur de la voix.

Quand la bouche ne fonctionne plus comme limite symbolique et vivante, *le visage disparaît* : rideau des lèvres serrées ou trou du regard : il y a comme une implosion de la vie qui, au lieu de se partager et de se dire dans la reconnaissance de l'un à l'autre, au lieu d'habiter ce rapport entre ce qui entre par les oreilles et ce qui est consenti dans l'absorption, alimente le creusement et la déformation d'un gouffre ou la continuation d'un mur sans ouverture. Alors la bouche avale ou quand elle mange, vomit, et si elle parle, c'est pour dire que parler n'a pas de sens, ni de vous à moi, ni de moi à vous. Qu'il n'y a pas d'Autre. La bouche organique se met à fonctionner toute seule (elle avale) tandis que les mots de la vie et de la mort sont refoulés sous la dérision, le mutisme ou sous les mots de l'amour dans un discours qui fonctionne lui aussi tout seul. Les mots et la chair tournent fou chacun de leur côté. La bouche souriante n'embraye plus l'un sur l'autre le rouage organique et celui de la langue. Ça vit pour personne et ça parle pour rien. Le discours ainsi déconnecté est foudroyant d'exactitude comme le savent tous ceux qui fréquentent la psychose... une exactitude qui n'a jamais d'*effets de vérité* — justement parce que rien n'y médiatise un autre corps et que personne n'y parle à personne.

«Je suis pris dans un système... comme si je ne croyais pas... au sourire *que vous pouvez me faire... comme si tout était faux. Je parle pas de vous en ce moment... mais de votre* sourire. *J'en suis très éloignée, je ne le perçois pas... je suis enfoncée jusqu'au fond et j'arrive pas à sortir de ce rythme-là, de cette* haine...» (adossée qu'elle est au rapport de non-reconnaissance de ses parents).

Les psychotiques autistes *«ignorent»* ce qu'ils mangent à l'égal de *ce* qu'ils entendent. Mais est-ce pour ne pas manger — déchirer à belles dents, réduire à rien — ceux-là qu'ils entendent ? «Parler» serait tuer.

A cause du lien de mort dont sa bouche a marqué la nourriture avant qu'il ne le sache, le psychotique a dans la bouche le *goût dénié de la vie* donnée et reçue comme si c'était la mort, non la vie qui se donnait et se recevait : *ce qu'il dirait s'il parlait* serait là mortel. Il «préfère» dénier l'autre — la mère (*«il ne veut pas me voir»*) — comme extérieur à lui-même, sans rapport avec lui, et s'enfermer avec cette zone de secret qui le fait vivre — zone d'un Autre, dénégation *des* autres ! — qui est pour lui le lieu de la parole — mais qui, faute de témoins, devient vide. Ce qui le protège à tout prix... *n'est pas vivant,* ne se donne ni ne se partage. Et son corps est livré à une vie sans signifiance, une vie qui tue, une vie de mort.

Le lien de la mort a comme corollaire l'identification du corps parlant, de l'homme, à une représentation non parlante : végétale ou animale, voire à un organe : la bouche du chien, par exemple. Le lien de la mort se repère dans cette non-séparation, cette confusion entre *la bouche* et *le déglutoir* (la déglutition). Je me souviens d'un patient qui pendant des mois n'a pas dit grand chose. Il m'a, du coup, conduit jusqu'à un désespoir inconscient... qui m'a ouvert les oreilles au seul bruit de *ses déglutitions*. Ce bruit s'est mis à résonner en moi comme l'expression de son désir en même temps que celui de son occultation, de l'inhibition du *sourire*. Il était le siège d'une *colère* qui n'était pas de lui. Inhibition du sourire ou de la *parole*... et rapport à la colère.

Entre le goût des aliments et le poids des mots, le malentendu de la peur la perversion ou la distorsion ou la disparition du *sourire*

La nourriture se présente comme un *ruban organique* dont la transformation physico-chimique qui commence avec l'absorption buccale libère les éléments nécessaires à la vie et au renouvellement des cellules.

Sur ce ruban, la bouche armée du *poinçon dentaire* imprime la manière, la tonalité, la modalité avec lesquelles la nourriture est reçue et donnée dans les vibrations du corps à corps qui court-circuite la parole.

Du coup, l'intimité du rapport bouche-nourriture produit des sensations — un goût — irréductiblement liées à l'intimité du rapport de celui qui donne avec celui qui reçoit, de la mère et de l'enfant.

Il va en résulter que *manger* ou plutôt : déchiffrer les sensations que manger procure, dit quelque chose de *la manière inconsciente d'être avec quelqu'un.* Le goût des choses — ce que l'on aime ou que l'on n'aime pas — n'est pas sans rapport avec la manière dont l'enfant a perçu inconsciemment les paroles qui lui entrent par les oreilles et qui l'inondent intérieurement de caresses, de rage, de refus ou de joie. Le goût des choses n'est pas sans rapport avec tout ce qu'il ressent dans sa chair, de plaisir ou de peur, de calme ou de tension, de provocation narcissique ou de désintéressement.

Prendre le sein ou le biberon dans le giron de sa mère c'est se retrouver — dans les meilleurs des cas — dans les conditions où la *force incoercible* du mouvement de succion et de déglutition enregistre et engramme les signifiants de la présence qui s'incorpore. Cette plénitude de passage, d'absorption qui apaise la tension va devenir le signifiant charnel de la *parole pleine,* de la parole qui témoigne d'une rencontre qui fait vivre. Ce que le bébé avale donne du poids aux mots qui l'inscrivent dans la chair comme sujet à qui et de qui «ça parle». Il goûte le «oui» et le «non» qui lui est adressé par la médiation du corps à corps de la rencontre. *Les aliments n'ont du goût que pour autant que les mots dits ou non dits ont du poids :* à l'articulation du sourire.

Bien sûr, sauf à mentir, le «oui» de la rencontre dans l'ordre de la génération humaine n'est jamais exclusif du «non» — et vice-versa. Cela n'a rien à voir avec la bonne volonté consciente qui, sous prétexte d'idéal, s'aveugle. La grimace de l'amour peut toujours cacher la peur ou le désir de tuer. Et le chagrin de se retrouver enceinte n'a rien à voir avec le non-désir. Il n'est jamais de pur oui ou de pur non à la rencontre et de cette originelle compromission naissent toutes nos ambiguïtés sur nos manières d'avaler, de manger et de parler, d'aimer.

Et ce qui est le plus néfaste pour l'enfant qui naît, ce n'est pas du tout ce mélange de l'acceptation et du refus, de l'incorporation et du rejet, c'est bien plutôt le refus de reconnaître que le blé de la vie qui se donne est mêlé à l'ivraie de la vie qui, ne se donnant pas, tue. Ce mélange est la condition même de notre rapport au désir auquel nous n'accédons que par le biais du *discernement.*

Notre faim et notre soif ne sont jamais pures de l'avidité qui en modifie ou en inverse le signe jusqu'à la suppression du goût des aliments et du poids des mots : faim et soif deviennent l'inhumanité d'une destruction sans partage, d'une pure vengeance de n'exister pas tout seul, de n'être pas LA VIE-MEME.

Les psychanalystes appellent ça l'identification au PHALLUS dans un perpétuel évitement de la castration symbolique. Avec elle, au contraire, le poids de désir des mots autorise à goûter les choses avec la peau, les yeux, le nez, la bouche. Il l'autorise au sens rigoureux où le *désir de l'Autre,* la rencontre du ou des corps qui le médiatise, donne *vie au même...* Le poids des mots donne sa pesée au corps : le corps vient à se construire, s'articuler là où ça parle dans la reconnaissance du sujet naissant et/ou de l'Autre.

Le poids des mots autorise à goûter la douceur du lait, l'amertume du fiel, la chaleur d'une rencontre, ou la répulsion d'un croisement qui précipite dans le retrait...

Notre faim et notre soif rouvrent au rythme du temps pulsionnel le sac de peau que nous sommes et qui tend, dans la réduction à O, à se refermer mortellement sur lui-même.

«L'exemple du bébé mourant d'inanition montre que le besoin d'air et le désir de communiquer par le regard et l'audition avec autrui sont plus essentiels que l'instinct nutritif ; et aussi, que le sommeil, revenu après une période d'insomnie angoissée, est traduction d'un mouvement de refuge à l'intérieur *de soi, quand rien n'est plus attendu des relations psychiques ou substantielles avec le monde extérieur, dès lors que ce dernier, pendant trop longtemps, n'a pas apporté d'échanges vivifiants. C'est alors que l'enfant se détourne de la quête à l'extérieur de lui-même et s'enfonce dans un sommeil physiologique qui peut aller jusqu'à la mort. Dans le cas où il y a affamement non sur le plan nutritif, mais sur le plan de la relation psychique avec la mère, on voit des enfants entrer dans l'autisme, sans qu'ils soient en rien privés quant à leurs besoins. Il s'agit d'enfants dérythmés quant au désir de relation langagière avec l'adulte; après une période intense de désir, le monde extérieur n'appor-*

tant pas de réponse , ils renoncent et n'ont plus que des échanges fantasmés avec leurs propres sensations viscérales, se montrant alors indifférents à l'entourage qui entretient pourtant leurs besoins.»

(F. DOLTO, *Au jeu du désir, essais cliniques*, Paris, Ed. du Seuil,1981. Ecrit en 1969)

Ce mouvement de retrait dont parle F. Dolto et que l'on peut repérer dans toute psychose est localisable toujours dans l'enfance : il se produit avec la violence d'un désir qui ne se sait pas encore, qui n'est pas encore symbolisé. Plus, *qui ne veut pas se savoir.* En prendre conscience, d'une certaine manière, serait conférer l'existence à cet Autre du désir dont le représentant — la mère, l'autre — ne témoigne pas ou dont elle témoigne mensongèrement dans un *rejet de l'ouverture* en elle que l'enfant ne peut éprouver que comme *rejet de lui-même*. Ce rejet de lui-même par l'autre — avant tout discernement symbolique entre le vrai et le faux, le bon et le mauvais — trouve sa traduction rigoureuse dans le *refus de l'Autre* dans l'autre. L'autre alors n'est plus que quelqu'un à qui l'on ne peut pas parler. Le refus qu'il puisse y avoir une source vivifiante de parole dans l'autre ne peut autoriser l'enfant à continuer de vivre que pour autant que, dans un enfermement narcissique de plus en plus sévère, la parole qui fait vivre ne peut être qu'en lui, ou n'être pas — ce qui est faux dans les deux cas.

Du coup, la coquille dans laquelle il s'enferme le met alors à l'abri imaginaire *du rejet par l'autre* d'où rien de l'Autre en tant que trésor des signifiants de la parole ne l'appelle à vivre pour lui-même. Elle le met à l'abri du *rejet*... mais c'est à la condition d'un *refus de parole* qui est introversion du désir.

L'Autre, pourtant, il l'espère et l'imagine en lui-même comme ce qui le fait vivre et parler dans le mutisme le plus grand. L'enfant dédoublé devient le protecteur de la source de parole, le lieu où se cache l'Autre sans témoin, sans qu'il puisse entendre qu'hors de lui, quelqu'un d'autre témoigne que ça parle originellement en lui aussi.

Pour protéger la vie et éviter une souffrance qui risquerait de le faire mourir — et non sans raison, croyons-nous —, l'enfant se laisse verrouiller jusqu'à la mort dans cette sorte d'orgueil psychotique inconscient qui dévore les aliments sans en prendre le goût — par peur et par défi — et qui, d'un seul coup d'oeil, brûle tout ce qu'il rencontre au feu de l'excès de sens qui se «taire» en lui.

L'excès qui est l'essence même du désir ne trouve plus la limite symbolique qui le divise et autorise la reconnaissance du sujet parlant, celle d'une altérité aussi bien que celle d'une intimité radicale, qui fonde la parole. L'excès du désir de l'Autre, s'il n'est plus médiatisé par la parole et les mots qui donnent du poids au corps dans la rencontre des corps comme dans leur séparation, se consume ou consume le Moi en un perpétuel dédoublement, une perpétuelle oscillation entre une avidité de vivre fantastique et la peur de la manifester, le refus d'appeler, de parler : les autres ne pourraient pas supporter... puisque la Vie n'est pas en eux — elle est retenue dans le «moi» —. Croire que les autres n'ont pas accès à la source de la vie — ce qui est défi ou méfiance — devient meurtrier : est rendu inutile le fait de parler.

Avaler tout rond, comme une bête, permet de ne pas sentir *le goût de mort* des choses et ne rien dire évite le fantasme insupportable d'avoir à dire des mots qui auraient trop de poids, le poids de mort d'une nourriture sans parole vraie et vivifiante. Poids insoutenable d'un Vie dont l'acte même ne serait pas de se donner, là même où elle est reçue, dans le corps et dans la génération.

Une nourriture qui ne serait pas codée par les mouvements de la bouche dans

l'ouverture et dans l'aspiration de laquelle la faim rassemble tout l'être désirant... une nourriture qui ne serait pas codée par ces mouvements rythmés par la musique des mots et de la voix... qu'ils scandent, d'ailleurs, ne renverraient qu'à une activité neutre de la manducation et de la déglutition, à un acte de manger inhumain — sans goût, sans parfum, sans mots —. La déglutition alors ne renverrait qu'à elle-même sans faire acte de présence, sans faire corps. Elle n'est plus alors qu'un fonctionnement narcissique et vide qui trouve en lui-même sa propre fin et dans l'absurdité où il s'acharne, laisse échapper une plainte — paradoxale en vérité — que les psychanalystes n'ont pas fini d'entendre :

«A quoi ça sert de manger ?», «à quoi ça sert de vivre ?», «à quoi ça sert de parler ?»

La manducation et le geste qui nourrit se trouvent déconnectés de la parole — du désir de l'Autre et, du même coup, du désir du sujet — et la bouche n'est plus la limite active qui fait corps dans la rencontre, elle est un trou qui dévore ou vomit, répète ou mord, ne discourt que pour n'être pas livrée à la distorsion de la fureur et du hurlement. Et dans cette bouche il n'y a aucun mot qui parle vraiment, qui fasse *corps*... car les mots qui parlent vraiment ne parlent que de l'abondance du coeur et que le coeur est verrouillé : le coeur, c'est-à-dire cette loge inconsciente où le poids des mots s'articule, dans le désir de ce qui fait vivre ou mourir, aux goûts des choses qui renouvellent notre corps.

La bouche qui ne dit mot ne signifie — après tout — qu'un rejet ou un refus de *rencontre* (le «oui» ou le «non») dont on ne sait plus s'ils viennent d'un *rejet* (par l'autre) ou d'un *refus* (de soi), la répétition des *frustrations*... dans la recherche de la vie, finit par se donner comme *la preuve* qu'il n'y a pas eu ou qu'il n'y a pas véritablement de *rencontre originaire* : la parole qui la promet est absolument *menteuse*: elle ne promet rien, *pas de corps*... Et donc le je-moi n'existe pas... Il n'y a pas d'origine dans laquelle je puisse croire... pour parler et pour croître, pour vivre séparé d'elle, dans un corps désirant l'accomplissement de la rencontre.

La dissociation entre le goût des choses et le poids des mots donne lieu à un malentendu qui rend la bouche inutile ou meurtrière : cette dissociation a de multiples formes mais elle est toujours *la première étape du mensonge.* Elle a lieu entre le goût des choses et le poids des mots, alors que se mélangent la vie et la mort, la vérité et le mensonge, l'homme et la femme dans une confusion qui sert l'imaginaire en le redoublant sur lui-même au lieu de servir l'homme en l'ouvrant au réel impossible, au *corps* qui est *lieu de naissance* du sujet. Là où le corps n'est pas éprouvé comme lieu de naissance du sujet, la bouche devient trou, gouffre, béance.

Dans ce gouffre, le tourbillon d'une gigantesque colère animale, le hurlement d'un loup, la tension d'une violence aveugle qui — si elle était libérée — dévorerait tout en se détruisant elle-même. Cette bouche d'enfer ne peut qu'avaler ou vomir, elle n'est la bouche de personne : aucun sourire ne l'éclaire, qui annonce la parole. C'est une bouche sans visage pour quelqu'un d'autre. L'autre n'est pour elle qu'un objet qu'elle veut réduire et non le visage qui — toujours le premier — l'invite à demeurer dans le souffle de la parole. Bouche du mensonge de la toute-puissance qui, pour rester dans l'imaginaire de l'Un, refuse de parler.

Denis VASSE